

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Quoique veuve de son monde parisien, l'allée des Acacias est assez amusante. Il n'est pas besoin d'être un fin observateur pour reconnaître que les élégantes qu'on y rencontre sont des étrangères. D'abord leurs toilettes, tout en étant à la mode, sont de couleurs que récuserait le goût parisien, et cependant, pour être juste, disons que ces nuances vont à ces beautés brunes, au teint mat.

De loin en loin on aperçoit un membre connu du Jockey-Club, quelques sportmen traversant Paris, pour se rendre d'une invitation à une autre, viennent, en gentlemen bien appris, faire une visite à cette Reine du bois, dont la couronne de verdure a été bien endommagée par l'hiver rigoureux de 1880.

Donc cette allée n'est point solitaire; seulement les promeneurs sont autres que ceux de l'hiver et les landaux de remise remplacent les huit ressorts.

Ce qui nous a frappés, c'est la quantité de toilettes blanches, portées aussi bien par les femmes d'un âge touchant à la maturité que par les très jeunes filles. Celles-ci, parées de chapeaux imperceptibles, celles-là du Ligeur et du chapeau Huguenot, ce dernier plutôt austère dans sa forme haute à bord étroit. De grands éventails, aux couleurs vives, jouent incessamment dans ces mains, habituées à les manier, et font



Costume en voile gris poussié uni et voile brodé de fleurettes en soie rubis, pour enfant de 12 ans et plus. — Costume en voile bleu, pour jeune fille.

Modèles de mesdames Taskin et Guiard, 2, rue de la Michodière.

l'effet d'une envolée d'oiseaux rares échappés du Jardin d'acclimatation. Les ombrelles japonaises, aux dessins bizarres, aux nuances bigarrées, éblouissent les yeux. Rien de plus à noter.

Les mille raies sont le succès de la fin de la saison;

on les trouve en toile batiste, en lainage léger et les couleurs en sont jolies.

Le bleu marine et un bleu ancien sont harmonieux ; l'héliotrope de deux tons, très séyant ; le grenat et un rose passé, de bon goût ; le noir et le gris, le gris et le blanc toujours jolis. Beaucoup de personnes en deuil mélangent ces dernières nuances de velours noir, les autres de velours vert-de-gris, myrte, marron, mordoré, grenat foncé. Ce mélange fait bien. On aura donc pour achever la saison un genre de costume nouveau, facile à porter et vraiment coquet. Le velours n'empêche pas la garniture de dentelle ou de tulle brodé, ou celle d'application de batiste écrite sur fond de tulle gris ; cette imitation de broderie à la main est charmante, moins vulgaire et plus artistique que toutes ces copies, plus ou moins réussies, des dentelles anciennes.

Quelques invitations intimes autorisent le *déshabillé* après le déjeuner. Alors il y a, entre les jeunes femmes présentes, un tel assaut d'élégance que nous cherchons la différence qui existe entre le papillonnant déshabillé

qu'elles prennent et la toilette qu'elles feront tantôt.

Ces déshabillés sont en surah, en étoffe genre ancien, en mousseline pompadour, en tulle moucheté, en batiste brodée. La façon est presque celle du costume ; une jupe, fouillis de volants et de dentelle, et une camargo pimpante avec des dentelles, des nœuds et un *pouf de fleurs* à la poitrine. Cet autre en tulle moucheté, sur un transparent turquoise pâle, a trois hauts plissés et un Vatteau dont le nœud du dos descendant en longues guides, relève le second plissé de la jupe. On ne peut voir plus charmante fantaisie et le succès obtenu par la jeune baronne de C... a été grand ; elle porte avec une grâce incomparable ces modes Louis XV, qui s'harmonisent si parfaitement avec sa beauté fine et sa tournure dégagée. Citons encore un déshabillé en soie ancienne, dite Douairière, d'un ton gris argenté, bien rare à trouver, et brochée de bouquets brodés d'argent ; une jupe avec un falbalas et des paniers montés à un justaucorps avec une profusion de dentelle.

CORALIE L.

CHRONIQUE

Impression d'un diplomate de passage. Ce qu'il y a de plus curieux à Paris. — Les courses de Deauville. *Vanitas, vanitatum* ! L'imagination des chroniqueurs. — A quoi nous a servi le Congrès. Paris désert.



J'ai eu, cette semaine, le plaisir un peu échauffant de faire les honneurs de Paris — ou du moins de ce qui en reste — à un ami, Anglais d'origine, habitant l'Orient depuis trente ans. La réunion de la fameuse Conférence lui avait fait faire, bien inutilement, le voyage des bords du Bosphore à ceux de la Tamise. Mais, avant de regagner Constantinople, il avait voulu se donner quelques jours à Paris qu'il n'avait pas vu depuis de longues années.

« C'est seulement ici, me disait-il, qu'on se délasse, qu'on se retrempe, qu'on se rajeunit l'esprit et les idées. Faites-moi voir Paris, n'importe quoi : les magasins, les théâtres, les restaurants, les boulevards.

— Hum ! répondis-je, au mois d'août ! et par trente-cinq degrés de chaleur ! »

Néanmoins, je m'exécutai de bonne grâce. Je savais que je serais payée de mes peines par la conversation et les remarques d'un des esprits les plus fins et les plus judicieux que je connaisse.

Une de nos premières visites fut pour l'hôtel tout neuf de la France, car les journaux ont aujourd'hui leurs hôtels, comme certaines dames, et c'est souvent, dans les deux cas, la bêtise du public qui paye l'installation.

Celle de l'ancienne feuille d'Emile de Girardin est une curiosité véritable. Tout d'abord notre guide nous fit voir, non sans orgueil, une salle d'escrime où deux

ou trois rédacteurs croisaient le fer, sous la direction d'un prévôt. Je lus, sur les traits de mon ami, un ébahissement profond.

« Ah ! ça, me dit-il tout bas, où sommes-nous ? dans une caserne ou dans les bureaux d'un journal ? Quel besoin ces gens-là ont-ils de savoir tuer leurs semblables ? Y-a-t-il au moins, dans la pièce à côté, un professeur de style ?

— Non, répondis-je, car les Français n'exigent point que leur journal soit écrit d'après les règles de la grammaire. Il suffit que les rédacteurs aient un duel de temps à autre. Un organe de la presse qui débute, ou dont les abonnements baissent, sait qu'il n'a qu'un parti à prendre : envoyer un de ses écrivains sur le pré. Aussi il n'y manque pas. D'ailleurs je me suis laissé dire qu'il est plus facile d'apprendre les secrets de la parade en tierce ou en quarte que ceux de la langue de Bossuet et de Voltaire. Et voilà pourquoi, dans chacun de nos grands journaux, vous trouverez une salle d'escrime. »

Le soir, nous allâmes dîner sur la terrasse d'un restaurant des Champs-Élysées. Sur la scène, en face de nous, les étoiles se succédaient, débitant leurs trois couplets réglementaires, et revenant, aux appels du public, en dire un quatrième, le plus fin, le plus spirituel, le plus prodigieux de tous, avec des clignements d'yeux qui signifiaient :

« Voyez pourtant ce que vous auriez perdu, si vous ne m'aviez pas rappelée. »

D'autres dames, sans voix, sans mouvement, et presque sans corsage, s'éventaient, rangées en cercle sur des fauteuils tout autour du théâtre.

« A quoi servent celles-là ? me demanda sir Edgar
(La suite à la page 64.)



Falconnier imp. Paris

4482

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffes de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu. Corset et Tournure de M^{lle} EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra. Chaussures de la
M^{lle} KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil. Eau d'HOUBIGANT, 19, Faub. St. Honoré. Machines à coudre de la C^{ie} Française
H. VIGNERON, 10, B. St. Louis.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 61 et 63)

COSTUMES DE FILLETTE ET DE JEUNE FILLE

Costume en lainage gris uni et brodé de fleurettes en soie rubis. — Jupe en voile uni, plissée verticalement et tunique-blouse en voile brodé. Forme ajustée, moins le milieu du devant qui fait blouse; cette blouse, pincée de plis à l'encolure, est soulevée sous la taille par les pattes croisées d'une ceinture en velours, qui part d'un nœud à pans en velours rubis tombant de côté et sur le poul; une dentelle rabat sur le col montant; une autre garnit le côté mobile de la blouse et tourne au bas. Manchette en dentelle appliquée sur la manche. Prix du costume en lainage, 55 francs; en zéphir, 40 francs.

Costume en lainage bleu pour jeune fille. — Jupe en voile plissée horizontalement de plis rabattant les uns sur les autres; au bas, deux plissés frisottants. Tunique-fichu relevée au delà de la hanche par un groupe de plis, fixé sous le poul; le côté opposé s'échelonne en plis remontants. Le poul, monté par des plis plats, est légèrement

chiffonné. Corsage à pointe devant, avec basque postillon plissée au milieu. Col droit et draperie à la manche demi-longue. Couvre-épaules, avec une couture marquant un haut de manche Henri II. Devant, des plis arrêtés sous un flot de coques, lui font décrire une draperie; frange-muguet au contour. Le costume 85 francs; en zéphir, 55 francs. La pèlerine en velours et sans frange, ou en cachemire garni de chenille, 30 francs.

Costume en satin d'été bleu Louise broché grenat et surah uni bleu. — Sous-jupe en taffetas; au bas un volant en surah plissé de plis creux séparés par trois plis plats. Tablier en surah plissé horizontalement de plis rabattus et tunique droite en satin broché, montée par des plis ronds. Corsage en broché; le milieu du dos en surah plissé; ce milieu, au côté qui touche à la basque, est chiffonné de plis. Une dentelle au contour. Un col droit et des revers à la Robespierre. A la manche une draperie.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4482

TOILETTES DE CASINO

Costume en laize et taffetas maïs. — Jupe en taffetas, trois fins plissés au bas, puis trois volants en taffetas couverts de laize. Tunique disposée en papiers avec une dentelle au contour, et poul chiffonné. Le corsage en taffetas appliqué de laize, est à basque; celle de devant descend en formant le cintre; celle du dos plus courte, reçoit un coquillé de dentelle fait avec le surplus de la dentelle du bord de la basque; la couture de réunion est cachée par une chaîne formée d'anneaux en soie et en chenille, torsadés de jais. Une seconde chaîne tombe plus bas; les deux sont réunies à la pointe du corsage par une rose en chenille et jais, qui supporte une traîne de roses et de feuillage en jais et chenille. L'ornement en laize qui traverse en biais le corsage, est fourni par le devant droit; dessous se boutonne le corsage en faille. Cet ornement plissé s'agrafe sur le dessus de l'épaule sous une rose en jais. A la manche demi-longue un ornement en jais. Bas de soie rus. — Souliers vernis. — Gants



de Suède. — Chapeau en paille à passe bourbonnaise garnie d'un ruché de dentelle; devant et un peu de côté deux touffes de coquelicots dans le ruché.

Costume en faille rose ancien et dentelle crème. — Jupe en taffetas; au bas un volant en dentelle sur lequel se détachent les dents aiguës, dentelées en feuille de rose, d'un haut plissé qui fait seconde jupe. La jupe est montée par des fronces, et le haut retombe en bouillon sur le troisième rang d'un ornement en dentelle qui se perd sous les lés tombants de derrière. Le corsage à pointe, est orné d'une dentelle disposée en col et en jabot; piqué de fleurs des champs à l'encolure; un autre plus fourni à la taille. Manche demi-longue coquillée de dentelle. — Bas de soie rose ancien et souliers en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Capeline en gaze chenillée. Le fond mou et la passe coulissée avec dentelle tombante. Mentonnière nouée de côté. — Ombrelle en faille toute doublée de volants en dentelle.

Costume en satin d'été bleu Louise, broché grenat et surah bleu, de madame Hubler, 10, place Vendôme.

qui avait la manie des questions embarrassantes. Elles ne chantent pas, elles sont laides et leurs toilettes sont affreuses.

— Hé ! lui répondis-je, faisant allusion au but de son voyage en Europe, elles ne servent à rien. Mais si elles n'étaient pas là tout le monde ferait du bruit. *Ce sont les puissances neutres autour du tapis de la Conférence.*

Quand mon ami me quitta, jeudi soir, pour aller prendre sa place dans l'*Orient-Express*, et qu'il me remercia de la peine que je m'étais donnée pour lui :

« Le seul remerciement que je vous demande, répondis-je, est de m'apprendre ce qui vous a le plus intéressé pendant votre séjour chez nous.

— L'heure dont j'emporte le souvenir avec le plus de satisfaction est celle que j'ai passée aux Français. Et ce qui m'a charmé, c'est moins les finesses de pensée des *Caprices de Marianne*, c'est moins le jeu de Delaunay et de mademoiselle Tholer, que la mélodie de votre langue, prononcée comme on la prononce chez Molière. C'est de la musique, de la vraie musique, que j'ai entendue là. Je l'ai encore dans les oreilles. Ah ! quelle jouissance des dieux que d'écouter le véritable français, quand on en a été privé pendant des années !

— Ayez-en quelque gré à Musset, car personne n'a su, autant que lui, faire chanter notre langue, même en prose. Et qu'est-ce qui vous a le plus charmé, à Paris, en dehors des théâtres ?

— Pouvez-vous me le demander ? c'est la Parisienne. Enfants gâtées du sort que vous êtes ! Si vous saviez comme le monde entier vous étudie, vous copie, vous envie ! Si vous saviez comme, dans nos cercles mondains les plus raffinés de là-bas, rien n'attire la curiosité sur une nouvelle venue comme d'arriver, précédée de ces seuls mots : c'est une Parisienne ! Notez bien que ce prestige ne se fait pas sentir seulement à l'échelon supérieur de la colonie Européenne. A Smyrne, où les jolies femmes ne sont pas rares, vous entendrez le *caïkji* dire à son camarade, si la passagère est quelque imposante beauté du pays : *Haras ti fergatha !* c'est-à-dire, littéralement : quel beau vaisseau ! Mais si celle qu'ils conduisent est élégante, bien tournée, bien mise, ils chuchotent dans leur patois : « *Sà Parisina !* On dirait une Parisienne. » Pour ces êtres grossiers, qui ne savent même pas où est Paris, ces mots remplacent tous les éloges.

— C'est très frappant, ce que vous m'apprenez-là, répondis-je. Mais ce prestige dont vous parlez n'est-il pas tout simplement le dernier reste, bien affaibli, hélas ! du prestige de la France en Orient ?

— Gardez-vous de croire que ce n'est rien. Peu de gens comprennent l'étendue de l'influence de la femme. Si vous aviez eu, à Londres, une maréchale de Guébriant ou une princesse des Ursins, qui peut dire comment se serait terminée la Conférence ?

Obligée de chercher sa pâture hors de Paris, la Chronique élégante ne peut passer sous silence la fameuse « semaine de Deauville ».

Une impression domine parmi celles que j'ai rapportées d'une courte apparition au milieu de ce qui a survécu à ces splendeurs. Elle se traduit par ces paroles,

prononcées il y a longtemps, à propos de vicissitudes plus frappantes encore : *Vanitas vanitatum !*

Ce qui signifie, en bon français : Pauvre duc de Morny !

La première chose que je vis en arrivant, ce fut le piédestal de la statue de celui qui fonda Deauville. La seconde, ce fut la duchesse de Sesto.

La statue est dans un hangar, où je ne doute pas qu'elle ne soit traitée avec la plus grande considération. Mais enfin les statues ne sont pas faites pour être mises dans la chambre aux débarras. Ah ! c'est toujours la même histoire ! Effigie en bronze, sur son socle ; photographie dans son cadre de velours ; reconnaissance des populations ; amour impérissable des cœurs unis par des liens « éternels » ; cela vient de même, cela dure à peu près autant, et cela disparaît le jour où la chose devient gênante.

Celle qui coupa, pour les mettre dans le cercueil de son mari, ces cheveux blonds que tout Paris admirait, est aujourd'hui duchesse de Sesto. Elle a changé de nom, sans changer de titre, ce qui est une demi-fidélité au souvenir. Elle a toujours de beaux cheveux et ce fin visage de Russe Parisianisée que tant de plumes ont décrit. Combien de ses contemporaines ne pourraient pas nous en offrir autant !

Le jeune duc de Morny était là aussi. Je doute qu'il prenne jamais part à la fondation d'un empire ou au gouvernement d'un peuple, et je n'entends nullement insinuer que ce sera sa faute. Je ne songe même en aucune façon à l'en plaindre et je sais une veuve — non remariée, celle-là, et dont les cheveux blonds, les plus beaux du monde, ont blanchi — qui est sans doute de mon avis.

On fait toujours de belles toilettes à Deauville, mais moins que du temps de la statue. Peut-être en fit-on un peu trop, alors. Nous ne sommes plus à l'époque où la comtesse de Louvencourt avait sa villa à Trouville et, sur la plage-sœur, son écurie de vingt-quatre chevaux. Bien d'autres élégantes d'alors ont disparu. Les unes, comme la princesse de Metternich, ont émigré loin de notre France Républicaine ; d'autres se sont mariées, comme mesdemoiselles Slidell ; d'autres ont vieilli comme... juste ciel ! j'allais les nommer !

En ce temps-là, les reines de la mode se promenaient sur la plage en crinolines de six pieds de diamètre, en manches pagodes, en toques et en bottines à glands. Amusez-vous à rechercher une gravure du temps ! Aujourd'hui, nous tenons moins de place — de toute façon.

Cependant, j'ai lu l'autre jour dans les colonnes d'un chroniqueur aux abois, que les Parisiennes font vingt-deux toilettes par jour aux bains de mer. Vraiment, cher confrère, vingt-deux !

Où donc est-elle, cette heureuse créature dont le mari est assez riche pour payer ces merveilles et dont les admirateurs ont le temps de les regarder ? Qu'elle dise son nom, qu'elle se fasse connaître et, sur le piédestal, veuf de la statue du beau duc, nous élèverons la sienne, car celle-là aura fait plus à elle seule, pour le retour de la prospérité nationale, que tous les Sénateurs et les Députés du Congrès réunis ensemble.

Ce n'est pas qu'il n'ait servi à rien, le Congrès. Pendant quinze jours, il nous a servi de but de promenade; c'était toujours cela.

Celles d'entre nous qui comptaient à Versailles des maris, des pères, ou, tout simplement des amis, avaient mis cette excursion à la mode. On équipait en commun quelque grand landau de remise et l'on allait voir la séance, en ayant bien soin d'arriver quand c'était fini. Alors on prenait le bras de ces messieurs qui, au fond, eussent préféré, je crois, aller s'offrir une douche. On visitait le parc à la fraîcheur du soir, on dinait aux Réservoirs, puis on revenait au clair de lune en écoutant l'écho des gros mots les mieux réussis de la journée, car ces pauvres hommes, harrassés, agacés, excités par la séance, n'avaient guère l'esprit tourné vers la galanterie.

Et maintenant le Congrès lui-même a fermé ses portes. Les hommes politiques sont partis; partis aussi ceux qui attendaient la fin de l'année scolaire

pour emmener leurs enfants. Tous les appartements de ma maison sont vides, excepté le mien, et, hier, j'ai attendu vainement la visite du mendiant qui vient chanter chaque semaine dans ma cour :

Je n'ai gardé dans mon malheur
Que l'amitié d'une hirondelle !

L'ingrat ! à qui je jetais toujours mon offrande, enveloppée dans du papier pour moins blesser sa fierté d'artiste. Il *charme* maintenant d'autres oreilles que les miennes, les vôtres peut-être, vous qui lisez ces lignes aux bords de mer ou aux eaux. D'ailleurs, on ne voit plus de pauvres dans les rues désertes, et je ne puis mieux donner l'idée de la *physionomie* actuelle de Paris qu'en vous disant que les mendiants eux-mêmes l'ont quitté.

Il y a des cas où l'on regrette de n'être pas un mendiant !

CONSTANCE.

LA DUCHESSE DE CHATELLERAULT

I



Il y avait réception chez le maréchal de Villeroy, à Crémone, le 31 janvier de l'année 1702.

Le Maréchal, forcé de prendre ses quartiers d'hiver au milieu du Milanais, venait d'en faire l'inspection. Il rentrait, ayant vu à Milan le prince de Vaudemont; et, soit que ce prince eût fait naître, dans son esprit, quelques-uns des soupçons dont la cour de Versailles s'entretenait tout bas; soit que sa position, resserrée par le prince Eugène, lui semblât inquiétante, le Maréchal paraissait rêveur et distrait.

Un groupe de jeunes officiers, retiré vers une des fenêtres du salon, causait bruyamment. Celui qui dominait cette réunion, était un homme jeune, de grand air, à la mine hautaine, à la physionomie expressive, ayant dans le sourire, surtout dans le regard de ses yeux noirs, quelque chose de magnétique.

« Messieurs, s'écria-t-il tout à coup, je crains que cette insipide campagne ait pour but de nous faire bloquer par la neige, à Crémone. Je propose donc que chacun de nous, à son tour, imitant Schéhérazade, raconte, chaque nuit, une histoire. Il sera expressément défendu d'y faire intervenir : un pays étranger, des guerriers au repos et une ville fortifiée, toutes choses qui nous menacent d'une décomposition totale, avant que nous ne soyons rendus à nos foyers.

— Voyons, Fimarcon ? Est-ce que vos cavaliers ne

vous fourniront pas une charge dans le pays des rêves ?

— Moi ! monsieur le duc, répondit Fimarcon qu'un embonpoint précoce distinguait de ses camarades ; je me déclare hors d'état de rêver autrement que les yeux fermés, et d'aspirer à autre chose qu'à un bon lit. »

Un éclat de rire accueillit cette réponse. La paresse de M. de Fimarcon n'existait, chez lui, qu'à l'état de théorie; et la pratique en était constamment entravée par une exactitude à ses devoirs militaires, formant un singulier contraste avec ses gémissements continuels.

« Mais, voici M. le comte de Praslin, ajouta-t-il, auquel, comme brigadier de cavalerie, revient l'honneur de la première charge.

« Messieurs, dit M. de Praslin, ainsi pris à parti, demandez plutôt à M. le duc de Châtellerault de vous faire apprécier sa proposition, en vous racontant l'accueil qu'il a reçu chez les belles milanaïses.

— Racontez vous-même, Praslin, car, en vérité, cela ne me fait pas assez d'honneur, pour que mon amour-propre y trouve son profit !

— Mais voyons, d'Entragues, continua le duc, vous dont la vigilance si connue mérite que nous vous inscrivions en tête de nos soirées, contez-nous quelque chose de M. le maréchal de Boufflers ? Il ne nous laisserait pas enterrer ainsi, à Crémone, comme notre brave Maréchal, que j'aperçois, en ce moment, faire fautes sur fautes, à son jeu de l'homme ! »

Fasse le ciel, messieurs, ajouta le duc, en bais-

(La suite à la page 68)



Costume en voile et satin gris ardoise.

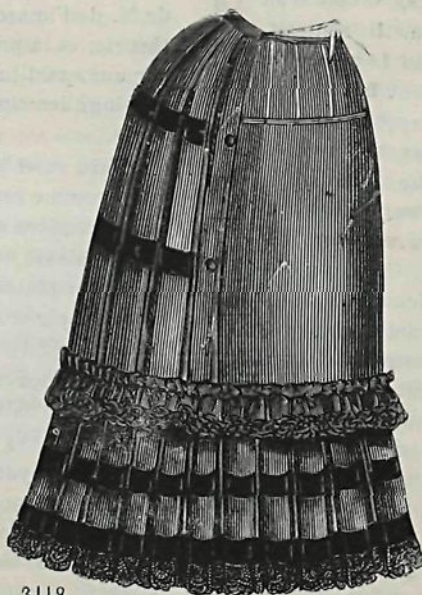


Costume en voile bleu de roi uni et cachemire brodé de marguerites.

Modèles de madame Hubler, 10, place Vendôme.

Costume en voile et satin gris ardoise. — Jupe en voile, plissée verticalement de plis plats; entre chaque groupe de deux plis, une bande de satin, non assujettie dans le bas ni des côtés, à une hauteur de douze centimètres. Tunique en voile montée, à droite, par des plis plats que l'on fait tourner en angle à trente centimètres sous la taille; ils se perdent dans le retroussé de côté. Pouf tombant avec croupe arrondie. Corsage-veste, en petit drap d'été gris, s'ouvrant sur une chemisette plissée en satin gris, arrêtée dans le bas, sous une draperie plissée en satin, qui fait ceinture; ceinture et chemisette s'agrafent de côté. A la veste, col-revers en satin et boutons de chaque côté. Manche à parement boutonnée jusqu'au coude.

Costume en voile bleu de roi uni et brodé de marguerites. — Jupe en voile, dépassée par un volant monté



Jupon-tournure en surah noir.
Modèle de
madame Bordereau, 32, rue du Sentier.

à un bas de jupe rapporté, plissée de plis ronds que séparent des séries de six plis fins. Tunique en voile brodé; draperie-tablier irrégulièrement relevée se perdant sous un pouf gracieusement chiffonné, et bouffant de chaque côté de la pointe du corsage. Ce corsage est à très longue pointe ouverte devant. Un col montant en velours; un triple jabot de dentelle; un parement en velours à la manche ronde.

Jupon-tournure en surah noir. — L'intérieur du jupon est composé d'une tournure et d'aciers étagés. Le jupon est en surah avec une moitié de jupon plissée de plis creux et posée derrière. Comme garniture, un haut volant monté à plis ronds, rehaussé de dentelle et coupé de deux rangs de ruban de velours; pour tête, un volant avec dentelle monté à tête. Un ruban de velours posé en deux étages sur la partie plissée et mobile.



COSTUMES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Costume en voile noir et dentelle. — Jupe en taffetas; le tablier couvert de volants en dentelle, dépassés par un plissé en voile. Une tunique très longue, relevée près de la tournure, découvre le côté gauche; à droite, des plis échelonnés se perdent sous les lés de derrière, lesquels sont montés à plis tuyaux-d'orgue, froncés et retournés au bord inférieur en genre bouillon. Corsage à pointe, celle du dos appuyée sur une dentelle noire; le petit côté prolongé et indépendant de cette pointe, en forme une autre aiguë. Deux rangs de dentelle posés tête-bêche sur la basque, remontent en se coquillant à l'encolure qui reçoit un col couvert d'une dentelle plissée. Deux rangs à la manche et un troisième tombant en manchette.

Costume en alpaga grenat et myrte et taffetas changeant à fleurs veloutées. — Jupe en taffetas dépassée par un plissé en alpaga. Polonaise en alpaga avec une blouse froncée à l'encolure et sous la taille.

De là elle s'enfuit de côté et se relève de plis, près du poul; un pli retombe gracieusement sur le relevé. Col en velours grenat. A la manche ronde un parement en taffetas avec une pointe doublée en velours, rejetée en revers.

Costume en étamine de laine beige foncée et tissu de soie broché de fleurs grises bouclées. — Jupe en tissu broché, posée sur un dessous de taffetas; elle est coupée d'une quille plissée en étamine, qui prend de la taille, devant, et qui s'enfuit de côté en développant un peu ses plis. Tunique-princesse en étamine, disposée en paniers ouverts; l'un est plat, l'autre drapé de quatre plis, plis arrêtés devant et de côté sous la tunique pouffonnée. Une guipure ancienne part du dessous de l'épaule et descend en biais sous la taille, où elle est fixée par un flot en ruban de satin beige. Col montant et parement de la manche en velours.

sant la voix, qu'il soit meilleur joueur en face du prince Eugène!

« Ah! soupira Praslin, le pis qu'il puisse nous faire risquer, sera de nous laisser crever d'ennui, dans cette bicoque, que j'enverrais bien à tous les diables!

— Praslin, dit le duc, voilà une malédiction qui sent l'empressement conjugal. Mais le vent des batailles chassera les nuages de votre horizon; et Crémone ne vous paraît aussi laid, que parce que la comtesse est trop jolie.

— Faudra-t-il lui faire connaître, poursuivit le duc, que vous êtes mon compagnon assidu, dans les explorations auxquelles nous nous livrons?

— Duc, s'écria M. de Praslin, s'il vous plaisait jamais de me compromettre, peut-être ne serais-je pas à court de représailles?

— Oh! moi, Praslin, dit nonchalamment le duc, qui voulez-vous qui se soucie de mes faits et gestes? Madame de Châtellerauld est encore en nourrice, dont grand bien lui fasse. Le roi, qui a signé mon contrat, ne pourra trouver mauvais que je tue le temps de mes longues fiançailles, dans les rares loisirs que son service nous laisse. Et, enfin, s'il me faut aller m'enterrer, un jour, à la Roche-Bernard, je souhaite que ce soit le plus tard possible.

— Mais, monsieur le duc, interrompit étourdiment d'Entragues, au train que vous prenez, madame de Châtellerauld doit commencer à se guérir de cette grande jeunesse que vous lui reprochez?

— Mais! duc, dit Montgon qui n'avait pas encore parlé; si la duchesse s'étonne un jour, et s'imagine, de son côté, qu'elle a rêvé son mariage, n'est-il pas à craindre qu'elle ne s'informe de ce que pourrait être la réalité? Et alors, comment vous y prendrez-vous, pour la convaincre de la nécessité qu'il y a, pour elle, à rester la vestale de ce beau château, où Tancred pourrît blen découvrir Hermine?

— Montgon, vous avez une imagination poétique qui m'offense et voudrait borner mon horizon! Laissez donc là les héroïnes du Tasse! Pour vous enlever toute idée de comparaison, et si vous promettez de suivre mon exemple de conteur, je veux bien vous dire, ce soir, les étonnantes aventures de :

Jean-Raoul-Louis-François Guy-de-Lansac, comte d'Arran, duc de Châtellerauld, avec Diane-Charlotte-Elisabeth-Renée de Chaumont-la-Tour, comtesse de la Roche-Bernard.

— Bravo! s'écrièrent en chœur les jeunes officiers. Cela promet d'être intéressant.

— Surtout, monsieur le duc, poursuivit une voix, si vous voulez bien ne pas passer sous silence le détail de quelques hauts faits, dont la chronique n'a pu nous livrer....

— Attendez donc, messieurs, interrompit le duc, en riant, et laissez-moi continuer. N'allez pas croire, au moins, que je veuille vous faire une confession? Cela sentirait l'amende honorable, et je veux mourir dans l'impénitence finale! Non! Vous n'aurez que l'histoire de mon mariage, ce qui est déjà fort édifiant.

— Mais, duc, dit le comte de Praslin, voilà un récit dans lequel il sera bien peu question de vous.

— Ma foi, messieurs, vous allez en juger. Il est certain que je suis resté très étranger à cet événement capital.

— En effet, remarqua Montgon, vous n'avez pas la mine d'en avoir été occupé outre mesure.

— N'auriez-vous pas voulu qu'il m'absorbât? demanda le duc dédaigneusement. Mais, ne m'arrêtez plus, messieurs, sinon ma mémoire s'égarerait à la recherche d'incidents qui remontent à la nuit des temps. Je commence donc.

Et, prenant un ton emphatique qui égaya son auditoire, il déclama :

« Le château de la Roche-Bernard, d'un aspect tout féodal, est situé en Bretagne. Ses tours, six fois centennaires, se détachent, majestueuses, sur le rideau vert d'un grand parc.

— Je vois cela d'ici, interrompit Montgon. Dans ce parc, au pied d'un hêtre, ou d'un chêne, ou d'un bouleau, une jeune fille....

— Non! observa le duc, s'il y avait une jeune fille au pied d'un arbre, ce ne pourrait être qu'au pied d'un saule!

— Pourquoi un saule? demanda une voix.

— Parce que, répondit le duc, ce sont les saules qui ornent les tombeaux!

— Et que la Roche-Bernard a été le tombeau de vos espérances, s'écria M. de Praslin en riant.

— Vous dites bien, Praslin. Et, si j'y retourne jamais, je ferai inscrire sur les murs :

Lasciate ogni speranza!

— Mais, dans tout cela, interrogea-t-on curieusement, où était donc la jeune fille?

— Peut-être dans une des tours, répondit M. d'Entragues.

— Où elle attendait la venue d'un fier chevalier, continua, en riant, le duc de Châtellerauld. Il parut, un beau jour, au détour de la route. La noble poussière des camps couvrait son armure. Il avait dû, pressant les flancs de son coursier, accourir pour répondre aux ordres du roi et aux vœux de deux illustres familles. Celles-ci voulaient perpétuer la grandeur et la fortune de leurs maisons, en accrochant l'armure du sire de Châtellerauld, au berceau de la noble damoiselle de la Roche-Bernard.

— Comment l'y accrocha-t-on? demanda l'auditoire.

— Par une cérémonie dont la solennité m'est encore présente! continua le duc avec une affectation de gravité qui amena un éclat de rire général.

La jeune fille pouvait bien avoir dix ans, en cette année 1697. Je ne suis même pas sûr que le Ciel ne l'ait fait naître à point, pour fournir un article supplémentaire à la paix de Ryswick, son mariage datant de cette mémorable époque.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle de la Roche-Bernard, ornée de ses dix printemps, d'un nombre incalculable de taches de rousseur, d'une forêt de cheveux plus ou moins roux, et d'un aspect fort maladif, fut conduite à la chapelle du château. Elle y fit son apparition entre deux respectables matrones qui avaient dû aller l'appréhender au corps, pour la forcer à subir l'honneur que M. le duc de Châtellerauld lui allait octroyer.

— Ah! s'écria ironiquement Montgon, si elle avait bien connu toutes les joies qui l'attendaient, nul doute qu'elle n'eût trouvé des ailes pour descendre de sa tour.

— Ou de son berceau, rectifia d'Entragues.

— Ni de l'une, ni de l'autre, reprit le duc. Mademoiselle de la Roche-Bernard avait la déplorable habitude de courir la campagne, escortée de sa nourrice, dame Gertrude, et d'une jeune amie, mademoiselle Jacqueline de Breuilly, jolie brune de quinze ans environ.

— Ah! nous y voici! s'exclama M. de Praslin. La brune fit tort à la blonde?

— Trop de perspicacité nuit, répondit tranquillement le duc. La Roche-Bernard est le temple de toutes les vertus; et, rien qu'en y posant le pied, on se sent pris dans l'engrenage. D'ailleurs, le marquis vivait, à cette époque; et il n'eût pas permis à son gendre, de confondre tant de rares merveilles.

— Si bien, dit M. d'Entragues, que l'on condamna ce malheureux gendre à une sagesse exemplaire?

— Elle n'eut pas occasion de s'affirmer, acheva le duc; car, le soir même, le sire de Châtellerault, enfourchant de nouveau son noble coursier, franchit les ponts-levis du château de la Roche-Bernard, laissant derrière lui sa jeune épouse.

— Et qu'est devenue cette infortunée petite duchesse? demanda Montgon, affectant l'intérêt.

— Elle a dû poursuivre ses explorations dans le vaste champ de la charité, répondit le duc, et continuer à verser l'or à pleines mains dans le sein de tous les malheureux.

Mais, acheva-t-il, en reprenant son air légèrement impérieux, trêve, messieurs, à mes discours insensés! Ils scandalisent M. de Montgon. Pour rassurer sa vertu, emmenons-le chasser demain, puisqu'il n'est question que de tirer d'innocents oiseaux, merles, palombes ou ramiers. Car il est écrit que ce pays ne nous offrira pas de gibier plus sérieux.

— D'Entragues, soyez des nôtres?

— Merci, monsieur le duc; j'ai une revue de mon régiment. Malgré vos craintes, je m'imagine que le prince Eugène ne nous laissera pas passer l'hiver sans nous fournir l'honneur d'une rencontre; et je veux, pour ma part, être en état d'y faire de mon mieux.

— Messieurs, observa le duc, voilà le Maréchal qui se retire. Souhaitons-lui bonne nuit, et allons chercher un repos qui, je puis vous l'affirmer, n'aura aucune ressemblance avec les délices de Capoue. »

Là-dessus, le groupe se dispersa, le salon se vida, et il ne resta plus, au quartier général, que la maison militaire du maréchal et quelques subalternes chargés du service de nuit.

II

Dans cette même nuit, Crémone dormait. Elle oubliait, dans ce repos, qu'elle devait rester un éternel champ de lutttes et servir de rançon, quel que fût le vainqueur des partis qui se la disputaient. Ses habitants n'avaient qu'une ligne politique : se livrer au plus fort! Leur fidélité, reposant ainsi sur une situation toujours changeante, ne pouvait offrir aucune sécurité au camp qui occupait la ville.

A l'est de l'Adda, les monts du Bergamasque se teintaient des lueurs incertaines qui précèdent le jour; quelques rumeurs confuses se faisaient entendre du côté du Pô. Mais Crémone était encore plongée dans

l'immobilité, quand un homme de haute taille, enveloppé d'un manteau, s'avança dans la rue déserte. Il marchait en fredonnant, lorsque, au premier détour, il vint se heurter à une troupe en marche, commandée par le jeune colonel que nous avons vu, la veille, chez le Maréchal.

« D'Entragues, demanda le promeneur nocturne, y a-t-il donc des ordres pour ce matin, que vous voilà en route et votre régiment paré comme pour la bataille?

— Non, monsieur le duc, répondit d'Entragues, reconnaissant le duc de Châtellerault. Mais, vous-même, êtes-vous déjà en chasse? Et les palombes ne se trouvent-elles qu'à l'aurore?

— Croyez-moi, poursuivit le jeune colonel, plus sérieusement vous avez tort de vous exposer aux traîtrises de ces gens qui nous ont prêté leur ville de si mauvaise grâce et pourraient vous faire payer cher votre confiance : n'oubliez pas que nous sommes menacés de toutes parts et...

— Bah! laissez-moi donc jouir de l'heure présente! Qui sait ce que nous réserve celle qui doit suivre? Et puis, rassurez-vous. »

Et, ce disant, le duc, entr'ouvrant son manteau, laissa voir qu'il était armé.

« Mais, d'Entragues, s'exclama-t-il presque aussitôt, s'arrêtant court et forçant ceux qui le suivaient à en faire autant, quelle est cette masse qui se meut silencieusement là, au bout de la rue?

— Je ne sais, dit d'Entragues, baissant la voix, aucun ordre n'a été donné aux troupes, à ma connaissance.

— Eh bien! demeurez, je vais me renseigner. »

Et, sans attendre de réponse, le duc fit quelques pas en avant. Mais, à peine s'était-il éloigné, qu'il revint précipitamment.

— Les Impériaux! dit-il brièvement. Il y a surprise! Un cheval pour moi, d'Entragues, et chargeons! »

Exécutant rapidement ces dernières mesures :

« A nous! s'écrièrent-ils en s'élançant, aux armes! Trahison! »

Au bruit de ces cris et de la lutte, la ville se réveille, les troupes prennent les armes et accourent. Chaque rue devient le lieu d'un combat sanglant.

Le duc, toujours poussant, toujours tuant, faisait rage. C'était un véritable homme de guerre, que ce grand seigneur! Et il maniait avec une adresse et un sang-froid remarquables, ces armes qui, peu d'instants auparavant, paraissaient inutiles.

Il avait pris le commandement d'un gros de troupes, accouru sans chefs, dans ces premiers moments de désordre. Et, ralliant constamment, autour de lui, les hommes dont les rangs s'éclaircissaient, il savait à la fois, diriger et frapper.

« Ah! Praslin, cria-t-il au comte, qui apparaissait à la tête des bataillons irlandais, qu'est devenu le Maréchal?

— Prisonnier, répondit le comte.

— Et d'où diable sortent tous ces rats?

— De vrais rats, duc, car les premiers ont pénétré par un aqueduc. Nous en avons... Ah! baissez la tête, s'écria vivement Praslin. »

Au même moment, une décharge de mousqueterie fit tomber plusieurs hommes, derrière le duc. Prévenant la seconde attaque, par un bond rapide, il se trouva en

face de l'officier ennemi qui commandait, et, lui enfonçant son épée en plein corps, il le fit rouler à terre.

Le combat se continua ensuite, plus âpre et plus violent. Des gouttes de sang tachaient le pourpoint du duc; mais les morts s'amoncelaient autour de lui. A chaque retour offensif de l'ennemi, il ramenait ses vaillants compagnons et se rapprochait de plus en plus des remparts. Tous étaient couverts de sang.

Un corps français, commandé par le général de Revel, faisait vider les rues. Des pelotons de cavalerie les parcouraient en tous sens; les chevaux piétinaient sur un sol jonché de débris sanglants. Des nuages de fumée, zébrés de flammes rouges, s'élevaient du centre de la ville. Rien de plus terrible et de plus navrant que l'aspect de Crémone. Mais l'armée impériale reculait; et le prince Eugène, qui avait déjà reçu le serment des magistrats, à l'hôtel de ville, se voyait arracher une victoire qu'il avait cru tenir. La rage dans le cœur, il commanda la retraite.

Cependant, les remparts étaient encore le lieu de combats acharnés. Là, le duc de Châtellerauld, le comte de Praslin, Fimarcon et d'Entragues, à la tête des dragons, auxquels on avait fait mettre pied à terre, essayaient de se frayer un passage pour aller faire sauter le pont, le duc s'étant avisé que des renforts pourraient arriver par là aux ennemis.

Ils avaient franchi les murs. Un nouvel élan les porta vers un endroit où se mêlaient confusément les bandes impériales, et un vigoureux effort les mit bientôt au premier rang. L'engagement fut terrible, mais court, car les troupes étaient harassées.

La fièvre de la bataille enivrait le duc de Châtellerauld; le seigneur avait fait place au soldat. Luttant contre des lansquenets qui lui barraient le passage, il frappait avec une fureur qu'excitait encore la vue du colonel d'Entragues, atteint mortellement.

« Eh! duc, cria Praslin, il me semble que nous avons la chance d'être immolés comme des agneaux? »

— En ce cas, à moi le grand sacrificeur! »

Et, franchissant les cadavres qui les entouraient, le duc se trouva en face d'un officier impérial qui renversait tous les soldats l'approchant.

L'attaquant avec une vigueur que plusieurs heures de lutte n'avaient pu encore émousser, le duc faisait bien voir que, mourir l'épée au poing, est la plus belle mort qu'un gentilhomme puisse ambitionner. La furie de l'attaque ne fut égalée que par l'obstination de la défense. Après quelques minutes, l'adversaire du duc, atteint à l'épaule, laissa glisser son épée. Sa main, alourdie, fit un effort désespéré pour la reprendre; elle retomba sans force.

« C'est dommage de voir tomber un si vaillant homme », dit le duc, en se tournant vers ses compagnons.

Après cette courte oraison funèbre, suivi des siens et laissant quelques soldats aux prises avec les derniers survivants, il s'élança vers le Pô, où tous arrivèrent assez à temps pour faire rompre le pont, au moment où le prince Thomas de Vaudemont apparaissait.

« Monsieur le prince, lui cria le duc, en soulevant son chapeau, à bientôt, je l'espère. Si l'occasion vous échappe aujourd'hui, ce n'est sûrement pas la faute de monsieur votre père! »

Et, sur cette phrase ironique, trop bien comprise de

ceux qui connaissaient les allures à double face de la maison de Lorraine, le duc ramena lentement, vers la ville, les débris de sa glorieuse troupe.

Cependant, le silence se faisait peu à peu, dans Crémone. La nouvelle de la retraite de l'armée impériale y avait pénétré avec la rapidité de l'éclair. Elle laissa d'abord le général de Revel incrédule. Rendu à la vérité, on se compta.

Le maréchal de Villeroy, fait prisonnier au commencement de l'action, suivait le prince Eugène sur la route d'Ustiano. D'Entragues avait glorieusement succombé aux côtés du duc de Châtellerauld. La moitié des troupes était tuée. Mais les ennemis avaient perdu un bien plus grand nombre d'hommes, et manqué un coup qui aurait fini, en leur faveur, la guerre en Italie.

A la vérité, Crémone était sauvée! Mais le Maréchal restait gravement atteint dans son honneur, quoi qu'il eût été plus malheureux que coupable. L'armée ne lui fut pas indulgente.

Le duc de Châtellerauld, blessé légèrement et désireux de servir ailleurs, se fit envoyer à Versailles, pour y rendre compte des événements. Il espérait bien que les premières nouvelles l'y auraient précédé, et il partit, fredonnant cette chanson, qu'il se défendit toutefois d'avoir faite :

Français, rendez grâce à Bellonne,
Votre bonheur est sans égal :
Vous avez conservé Crémone
Et perdu votre général!

III

A l'heure même où Crémone était sauvée, le soleil, sur son déclin, éclairait encore les hautes cimes des arbres séculaires, qui bordaient le parc du château de la Roche-Bernard.

Deux jeunes femmes s'y promenaient et semblaient fort heureuses de leur liberté, si l'on en jugeait par les éclats de rire que l'écho renvoyait à madame la chanoinesse de Villandry.

Cette respectable personne, assise près d'une fenêtre ouvrant sur un large perron, suivait des yeux les deux promeneuses; mais il était facile de voir que son intérêt se concentrait sur la plus grande. Si nous n'étions pas au courant des pensées de la chanoinesse, nous pourrions croire que l'admiration seule provoquait sa sollicitude.

C'est qu'elle était idéalement belle, cette jeune femme. Sa taille, svelte et bien prise, dépassait la moyenne. Des cheveux, d'un blond charmant, encadraient son visage dont l'ovale était parfait. Son teint blanc, délicatement rosé, rappelait la comparaison du lis et des roses. Ses grands yeux bleu foncé, à l'expression sérieuse, rayonnaient tout à coup et souriaient avec ses lèvres vermeilles. Cette tête si fine et si expressive était fièrement portée, et les allures aristocratiques de cette ravissante personne la désignaient, tout d'abord, aux regards de ceux qui pouvaient apercevoir le groupe formé par les deux femmes.

La seconde, plus petite, mais tout aussi bien faite, offrait un frappant contraste avec la première. Des cheveux bruns, des yeux noirs très doux, des traits réguliers, une expression pensive, donnant à sa physionomie beaucoup de douceur, produisaient un ensemble pouvant plaire, même à côté de la royale beauté de sa compagne.

« Voyons, chère Jacqueline, dit tout à coup la plus grande, redevenant sérieuse : tu n'es pas d'âge à sermonner. Et puis, laisse-moi rire et m'étourdir un peu ! Il me restera toujours assez de temps pour réfléchir ; et je n'ai pas toutes les illusions que tu me reproches, et auxquelles il me plaît de laisser croire !

— Eh bien ! ma pauvre Diane, voilà que vous allez passer d'un extrême à un autre ! Je ne veux, certes pas, vous empêcher de rire, mais il ne faut pas jeter ainsi, au vent de vos folles imaginations, les choses sur lesquelles peut reposer votre bonheur futur !

— Oh ! mon bonheur futur ! As-tu compté tout ce qu'il m'a déjà coûté ? Depuis six ans, ai-je fait un pas, émis une idée, formé un projet qui ne fussent arrêtés par cette obligation de mon rang, de ma situation et de l'honneur qui m'attend ? Va, M. le duc de Châtelerault ne me rendra jamais toutes les joies qu'il m'a prises, en admettant qu'il y songe !

— Que dites-vous ? N'êtes-vous pas celle qui porte son nom, l'héritière de toutes les grandeurs de vos deux nobles races alliées ?

— Jacqueline, voilà que tu te fais l'écho de ma tante la chanoinesse. Mais, regarde donc ma vie ? Et dis-moi quelle lamentable héritière je fais, de ces héros qui m'ont valu tant de gloire et, s'il faut le dire, tant de chagrin.

— Chère Diane, quel mot dans votre bouche. Vous avez seize ans, vous êtes belle comme les anges, et vous parlez de chagrin !

— Mais, Jacqueline, peux-tu faire qu'il la voie, ma beauté ? Et penses-tu que je veuille de sa pitié ?

— Eh ! qui vous parle de sa pitié ? Est-ce un pro-

dige, quand on est ce que vous êtes, d'être aimée pour soi-même.

— C'est que mon orgueil souffre de son oubli coupable. Et puis, qui nous fuit, nous trompe.

— Eh ! bien, il vous appartient de ramener à vous, plein d'amour, celui auquel Dieu vous a donnée. Que n'allez-vous le chercher dans cette cour dont toutes les portes vous seraient ouvertes.

— Quoi ! tu voudrais qu'au mépris de ses ordres, je quittasse ce château pour aller reconquérir mes droits, en luttant contre toutes les séductions qui l'enveloppent ? Et, du reste, n'ai-je pas contre moi de représenter le devoir ?

— Mais, ce devoir, le peut-il séparer de son honneur ?

— Ce devoir, Jacqueline, qu'il doit subir de par la loi divine qui nous lie, ce n'est pas à lui, seulement, que je voulais demander la tendresse de M. de Châtelerault. Quand on nous maria, tu le sais, j'étais une enfant laide et sauvage. Mais il était, lui, un fier et beau gentilhomme. J'en fus frappée ; et, malgré mes révoltes d'alors, il resta gravé dans mon souvenir. Ce vague enchantement dont ma mémoire s'est nourrie, a été entretenu par tous ceux qui m'ont élevée. Son nom, mille fois répété, ces honneurs prématurés dont on m'entoura, la mort de mon père, me plaçant sous la protection immédiate de ce maître invisible, tout me parlant de lui, en a fait le héros de mes rêves. Je l'ai attendu d'année en année. Je savais ses exploits à la guerre ; on ne m'a même pas caché ses succès à la cour. Je tâchais de me faire digne de lui, pour l'heure où il viendrait réclamer ses droits. Mais, de jour en jour, mes espérances sont tombées ; et j'en suis arrivée à croire que je vivrai : épouse sans mari, femme sans enfants.

D'AST.

(La suite au prochain numéro.)

MÉTAGRAME

Sur trois pieds, cher lecteur, c'est moi qui fus la mère
De ces pâles humains qui vivent sur la terre.
Ajoute-moi un chef, alors de ton sommeil
Je suis ce doux mirage que détruit le réveil.
Change ce chef, par ma toute puissance
Je te fais roi d'un jour, si tu as bonne chance.
Change encore, si tu veux, mais apprend que sans moi
Le géant des forêts se meurt au fond des bois.

Explication du Logogriphe du 16 Août : *Minerve*, dans lequel on trouve : *Mine*, *rêve*, *Nime*,
Nièvre, *rime*, *mi*, *mire* et *mièvre*.





Pince-taille en velours rubis (patron découpé).

Pince-taille en velours rubis.

La basque du dos est ouverte de côté et au milieu; elle se prolonge en deux pans que l'on ramène à l'envers en forme de coque. Col montant. A la manche et au bord de la basque, un très petit biais dépassant.

Veste en petit drap amazone pain brûlé.

Basque ronde et col droit. Devant et de chaque côté du rang de boutons qui ferment la veste, sont posés trois rangs de tresse, dont l'extrémité inférieure, qui dépasse la basque, retourne en bouclette, la bouclette arrêtée par un bouton. Un rang à la patte-poche; trois à la manche.



Veste en petit drap amazone.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

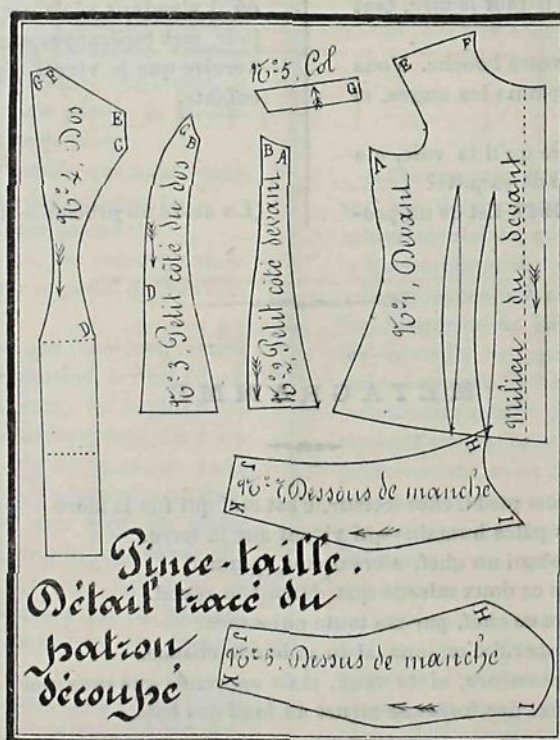
Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Petit côté du devant. — 3, Petit côté du dos. — 4, Dos. — 5, Col droit. — 6, Manche. — 7, Dessous de la manche.

Ce modèle emploie quatre mètres de velours.

Les flèches indiquent le droit fil.

Les lettres de raccord correspondent aux coches du détail. Réunir les différentes parties du patron en suivant la disposition du détail. La longue patte du dos est indépendante du petit côté; on arrêtera la couture à la ligne



pointillée transversale, lettre D, ainsi que celle du milieu du dos. Ce pince-taille a pour garniture un biais en satin qui dépasse le bord de la basque, celui du col et de la manche, de cinq millimètres. Il se ferme verticalement et un peu de côté; la pose des boutons est du reste indiquée par une ligne pointillée qui part de l'encolure. La manche se ferme extérieurement par trois boutons. On peut employer un petit drap mélangé si on veut le porter en voyage; en velours il compose, avec une jupe quelconque, un peu élégante, une jolie toilette de casino et de châteaueu, figurine page 72.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4482, le patron découpé d'un pince-taille en velours rubis, figurine page 72, et une Planche de patrons imprimée recto et verso, qui devait paraître dans le précédent numéro.